

---

**Carlos de AYALA MARTÍNEZ, *Órdenes Militares, monarquía y espiritualidad militar en los reinos de Castilla y León (siglos XII-XIII)***

**Daniel Baloup**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5445>

DOI : [10.4000/ccm.5445](https://doi.org/10.4000/ccm.5445)

ISSN : 2119-1026

**Éditeur**

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 451-453

ISBN : 978-2-490783-02-1

ISSN : 0007-9731

**Référence électronique**

Daniel Baloup, « Carlos de AYALA MARTÍNEZ, *Órdenes Militares, monarquía y espiritualidad militar en los reinos de Castilla y León (siglos XII-XIII)* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 240 bis | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 19 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5445> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.5445>

---



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Carlos de AYALA MARTÍNEZ, *Órdenes Militares, monarquía y espiritualidad militar en los reinos de Castilla y León (siglos XII-XIII)*, Grenade, Université de Grenade (Historia), 2015.

Professeur à l'université autonome de Madrid, Carlos de Ayala Martínez est une figure importante des études médiévales en Espagne, particulièrement connue pour ses travaux sur les ordres militaires hispaniques. La publication d'un recueil de ses articles aux Presses de l'université de Grenade apparaît donc pleinement justifiée, et l'on ne peut qu'en regretter le

caractère très partiel : le présent volume ne contient en effet que huit contributions, parues entre 2006 et 2014. L'ouvrage offre néanmoins un aperçu intéressant de la production de son auteur, à une époque où ses centres d'intérêt se déplaçaient des ordres militaires vers une réflexion plus globale sur la sacralisation de la lutte contre les puissances islamiques en péninsule Ibérique et au Maghreb.

Dans le premier article, l'a. examine l'évolution du cadre idéologique dans lequel s'inscrit l'expansion territoriale des royaumes de Castille et de Léon au Moyen Âge. Selon lui, le modèle originel, forgé à la fin du ix<sup>e</sup> s. pour légitimer l'autorité des rois des Asturies, aurait interprété l'affrontement avec le voisin musulman comme « une guerre politico-religieuse de récupération territoriale ». À la fin du xi<sup>e</sup> s., marquée par la conquête de Tolède (1085), un tournant se serait produit vers une plus grande sacralisation de la confrontation qui aurait finalement été assimilée à une croisade dans le courant du xii<sup>e</sup> s. Concomitamment, le caractère proprement hispanique du modèle aurait été affirmé de façon à ce que la royauté ne soit pas privée au bénéfice de la papauté du contrôle symbolique de l'entreprise. L'a. s'attache plus particulièrement aux transformations postérieures à 1050. Il analyse deux épisodes clés : la prise de Tolède et celle d'Almería (1147). L'ambition du projet aurait mérité bien plus que la trentaine de pages qui lui est ici consacrée, mais la démonstration n'en demeure pas moins convaincante sur le point qui semble compter le plus aux yeux de l'a. : la mise en lumière d'une forme de concurrence entre le pouvoir royal et le pouvoir pontifical qui, sans renoncer à collaborer, cherche à assumer chacun à son propre avantage la responsabilité de la lutte contre l'islam ibérique.

L'accaparement symbolique et matériel de la guerre contre les puissances islamiques par les rois de Castille et de Léon est mis en évidence dans les quatre articles suivants, consacrés aux ordres militaires. Le premier montre comment à partir de 1185 ces derniers contribuent de façon déterminante à relayer l'autorité souveraine sur la frontière avec l'islam, non seulement parce qu'ils en assurent la défense, mais aussi par leur investissement dès le deuxième quart du xiii<sup>e</sup> s. dans la colonisation des territoires récemment conquis qu'ils contribuent à intégrer économiquement au royaume. La deuxième contribution de cette série semble nous éloigner du propos initial, puisqu'elle traite des origines de l'ordre du Temple. Il s'agit, en fait, d'une réflexion d'ensemble sur les conditions de surgissement des nouvelles milices. L'a. décrit à grands traits le contexte idéologique, en insistant sur le sentiment d'insécurité qui habite la chrétienté

occidentale après 1050, sur l'essor de la dévotion à la Croix, sur les aspirations à une expérience pénitentielle calquée sur celle du Christ et finalement sur le développement de la notion d'Église militante. Un rapide examen des principaux témoignages contemporains de la naissance de l'ordre du Temple – en particulier celui de Bernard de Clairvaux – lui permet de montrer les divisions de l'institution ecclésiastique face à une innovation qui peut passer pour transgressive. L'avènement de ce qu'il désigne sous le nom de « spiritualité militaire » n'interviendrait pas avant la deuxième moitié du xii<sup>e</sup> s. L'ordre du Temple et ses épigones seraient les concrétions précoces de cette spiritualité située à la croisée de deux courants de pensée : l'un qui affirme la légitimité de la guerre, dans certaines circonstances, l'autre qui conduit à la sacralisation de la chevalerie. Le cas de l'ordre de Santiago est analysé dans l'article suivant, qui souffre d'assez nombreuses redites avec celui qui précède. Mais l'a. prolonge son propos en offrant un aperçu extrêmement précis des premiers moments de l'ordre, ainsi qu'une lecture attentive de la *Regula bullata* de 1175. Il ressort de cet examen que la propension d'Alphonse VIII (1158-1214) à privilégier les initiatives autochtones aux dépens des ordres de Terre sainte, pourtant présents dans son royaume, s'explique par le souhait de disposer d'instruments à sa main, aussi indépendants qu'il est possible de l'autorité pontificale. De ce point de vue, l'ordre de Santiago offre des garanties encore supérieures à celles promises par celui de Calatrava dont le lien originel avec l'ordre cistercien fait obstacle au projet royal de mise sous tutelle de ces milices. Les mobiles de l'attitude adoptée par Alphonse VIII vis-à-vis de Santiago et de Calatrava sont exposés avec beaucoup de finesse dans le quatrième et dernier article de la série, d'où il ressort que les frères eux-mêmes privilégient le service du roi à celui du souverain pontife.

L'analyse des relations entre Alphonse VIII et les ordres militaires castillans donne l'occasion à l'a. d'introduire une question que l'on retrouve au cœur des trois articles qui complètent le recueil : celle de la place de l'épiscopat dans l'affrontement armé contre l'islam. Le premier volet de cette trilogie est consacré au règne d'Alphonse VII (1126-1157). L'a. souligne que des évêques ont contribué de façon décisive à diffuser en Castille et en Léon l'idée de croisade. Il mentionne tout spécialement des prélats étrangers, qu'ils soient Gascons (Pierre d'Agen) ou Catalans (Arnaldo, évêque d'Astorga). Il s'attache ensuite à recenser les évêques présents auprès du souverain pendant ses campagnes en terres d'islam et montre que c'est sous les murs d'Almería, en 1147, qu'ils

sont le plus nombreux. L'étude suivante porte sur le règne de Ferdinand II de Léon (1157-1188). Au prix d'un examen détaillé de la documentation disponible, l'a. constate que l'épiscopat fait corps avec le roi en guerre, même dans le cas de conflits avec les voisins chrétiens : en Léon, comme d'ailleurs en Castille à la même époque, la défense du royaume serait perçue comme une mission sacrée. Le troisième et dernier article de cette série propose une vue d'ensemble pour les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s., ce qui ne manque pas d'induire des redites avec les deux textes qui précèdent. L'a. s'intéresse d'abord à la façon dont le modèle autochtone de guerre sainte s'adapte à la diffusion de l'idée de croisade. Il en identifie trois déclinaisons. La déclinaison « théocratique », associée à l'*Historia Compostellana* (pr. m. du XII<sup>e</sup> s.), viserait à une simple assimilation entre reconquête et croisade ; la déclinaison « restaurationniste », dont l'*Historia Silense* (pr. tiers du XIII<sup>e</sup> s.) porterait le meilleur témoignage, tenterait au contraire de conserver toute l'originalité du modèle asturien ; finalement, une déclinaison « intermédiaire », dont la *Chronica Adefonsi Imperatoris* (c. 1150) offrirait l'archétype, découlerait du projet de concilier l'héritage asturien avec les principes de l'Église grégorienne. L'adoption partielle de l'idée et des pratiques de croisade expliqueraient l'implication accrue de l'épiscopat dans la lutte contre les puissances islamiques en péninsule Ibérique et au Maghreb. Sans méconnaître les antécédents, l'a. soutient en effet que la participation des évêques se renforce à partir de la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> s., et plus encore après 1125. Elle se manifeste par la prédication des indulgences, par la contribution financière des églises, mais aussi par la présence active de prélats sur les théâtres d'opérations militaires. La démarche de l'a. se fait ici particulièrement novatrice puisque les pratiques guerrières des clercs hispaniques n'ont été jusqu'ici qu'assez peu étudiées, au moins pour la période qui l'intéresse. Il ne propose, en l'état, que des conclusions partielles mais ce premier jalon offre une base sûre et ouvre de multiples pistes pour de futurs prolongements qui passeront sans aucun doute par la prise en compte des situations observées dans d'autres régions de la Chrétienté. En effet, la contribution des gens d'Église à l'activité militaire pendant le Moyen Âge central a donné matière récemment à d'importants travaux, en Allemagne, en France et surtout au Royaume-Uni dont les historiens de la guerre médiévale sont souvent précurseurs. La comparaison s'impose, et elle conduira peut-être à réévaluer le rôle que l'a. prête à l'idée de croisade comme moteur de la participation des évêques castillans et léonais aux campagnes de leurs souverains.

On ne peut ignorer au moment de conclure que l'ouvrage souffre de quelques limites, qui tiennent à sa nature même : les études qui composent le recueil se chevauchent par endroits et la démonstration gagnerait parfois à pouvoir s'épanouir dans un format plus généreux que celui d'un simple article. L'ensemble s'impose néanmoins par la cohérence de la pensée, fondée sur une connaissance intime des sources. Cette pensée est saisie à un moment charnière : sur les ordres militaires, dont l'a. est un des meilleurs spécialistes, les textes sélectionnés ont valeur de bilan et de synthèse ; sur la participation des évêques à la guerre, ils relèvent d'une démarche exploratoire, encore confinée au domaine hispanique. L'articulation entre les deux parties est assurée par l'attention prêtée aux cadres idéologiques, aux différentes mises en œuvre de ce que l'a. identifie comme une « spiritualité militaire » et au phénomène de concurrence symbolique qui oppose, sur le terrain de la lutte contre l'islam, les rois de Castille et de Léon aux papes.

Daniel BALOUP.